de la sagesse. L'empereur Conrad avait un esprit peu étendu, il perdit tout par inhabileté et présomption. Cette deuxième guerre sainte n'avait rien d'héroïque et de chevaleresque; elle n'offre ni les grands caractères ni les grandes passions de la première croisade. Les pâles et tristes scènes que nous venons de retracer sont loin d'avoir les dimensions de l'épopée.

Toutefois les forces de cette croisade ne furent point dirigées contre l'Asie. Cinquante mille chrétiens de la Saxe et du Danemark attaquèrent les sauvages nations des Slaves, encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais cette guerre n'eut que de stériles résultats. D'autres chrétiens armés pour combattre les musulmans d'Orient combattirent avec succès les Maures sur les bords du Tage.

Revenu en France, Louis VII loua le zèle de l'abbé Suger, qui avait maintenu l'ordre dans le royaume, et dompté les factions par un gouvernement prudent et ferme; le roi de France donna à son ministre le titre de père de la patrie. L'abbé Suger avait alors un grand avantage, il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade. Les peuples vantaient la sage prévoyance de l'abbé de Saint-Denis, et accusaient hautement saint Bernard, qui avait promis la victoire aux armées évanouies en Orient. L'abbé de Clairvaux fut obligé de publier une apologie, dans laquelle il attribuait les calamités de la guerre aux crimes des chrétiens. Il règne dans cette apologie une sombre et mystérieuse douleur. La piété de saint Bernard recule d'effroi devant la profondeur des décrets célestes; l'apôtre s'étonne que Dieu n'ait point tenu compte de ses jeûnes et de ses prières; il lui semble que l'univers a été jugé avant le temps, et que le souverain des cieux et de la terre s'est dépouillé de toutes ses miséricordes. Un des plus intéressants spectacles du XIIe siècle, c'est celui que nous présente le génie de saint Bernard succombant en quelque sorte sous le poids de la responsabilité d'une croisade malheureuse, croisade prêchée par lui au nom du Ciel.

CHAPITRE XIII

DEPUIS LA PRISE D'ASCALON PAR BAUDOUIN III JUSQU'A LA PRISE DE JÉRUSALEM PAR SALADIN (DE 1150 A 1187).

La croisade de Louis VII et de Conrad s'était achevée sans profit pour la terre sainte; après le retour des deux rois pèlerins, les États chrétiens étaient restés sous le coup des périls les plus menaçants. De tous côtés les armes musulmanes s'agitaient pour renverser l'empire des Francs. Le roi de Jérusalem, le patriarche de la ville sainte et celui d'Antioche, les chefs des ordres militaires de Saint-Jean et du Temple, adressèrent leurs gémissements et leurs prières aux fidèles d'Occident. Touché de compassion, le souverain pontife essaya de pousser les peuples d'Europe au secours de leurs frères d'Orient. Mais les malheurs de la dernière guerre sacrée n'avaient point été oubliés; le clergé et la noblesse, ruinés par la croisade, étaient peu disposés à réchauffer l'enthousiasme de la multitude. La voix de l'abbé de Clairvaux restait muette, et le silence de saint Bernard était comme un avertissement qui retenait les nations dans un prudent repos.

Chose difficile à croire! quand l'Europe se taisait, et que personne n'osait reparaître sous les saintes bannières, l'abbé Suger, qui s'était opposé à l'expédition de Louis VII, conçut le projet d'aller combattre les ennemis de Jésus-Christ; dans une assemblée tenue à Chartres, il s'efforça d'allumer le feu de la guerre dans l'âme des princes, des

barons et des prélats. Des sentiments de douleur et de surprise répondirent seuls à ses exhortations. Suger, à l'âge de soixante-dix ans, annonça qu'il tenterait à lui seul cette entreprise, dans laquelle avaient échoué deux rois. Déjà plus de dix mille pèlerins armés à ses frais se disposaient à le suivre en Orient, lorsque la mort vint l'arrêter dans l'accomplissement de ses desseins. A son lit de mort l'abbé de Saint-Denis regrettait de n'avoir pu secourir la ville sainte : curieux exemple de l'irrésistible pouvoir des opinions dans tous les temps!

Pendant ce temps-là, Baudouin III travaillait à arrêter les progrès de Noureddin, fils de Zengui. Ce prince valeureux eut la pensée de soumettre enfin cette cité d'Ascalon contre laquelle les chrétiens avaient tant de fois dirigé leurs armes, et qui formait comme le boulevard de l'Égypte du côté de la Syrie. Au signal de leur roi, les barons, les chevaliers et les évêques du royaume accoururent sous les drapeaux. A la tête de l'armée marchait le patriarche de Jérusalem, portant le bois de la vraie croix.

La ville d'Ascalon, bâtie en cercle sur un plateau au bord de la mer, fortifiée par d'épaisses murailles et de hautes tours, recevait quatre fois par an, du pays d'Égypte, des vivres, des armes et des soldats. Rien n'était négligé pour l'entretien de cette importante place; ses habitants étaient tous guerriers. L'armée de Baudouin, au siège d'Ascalon, était secondée par une flotte de quinze navires à éperons, commandée par Gérard de Sidon. Chez les chrétiens comme chez les musulmans, la bravoure était active, la vigilance était grande. Pour éviter une surprise au milieu des ténèbres, les assiégés avaient suspendu aux créneaux des plus hautes tours des lanternes de verre, qui répandaient pendant la nuit une lumière semblable à cèlle du jour. Après deux mois de travaux sous les murs d'Ascalon, le camp des chrétiens vit accourir une foule de pèlerins d'Occident, débarqués dans les ports de Ptolémaïs et de Jaffa; plusieurs des navires arrivés d'Europe se réunirent à la flotte de Gérard de Sidon.

Parmi les machines construites pour attaquer les remparts d'Ascalon, on remarquait une tour roulante d'une immense hauteur; cette tour, semblable à une forteresse avec sa garnison, portait aux assiégés des coups terribles. Cinq mois de siège avaient épuisé les forces de l'ennemi; une flotte égyptienne de soixante-dix voiles vint secourir Ascalon, et le courage des musulmans redoubla avec leur nombre. L'ardente bravoure des chrétiens n'en fut point affaiblie; la grande

tour mobile et les autres machines des Latins ne laissaient à la ville aucun repos. Les ennemis, voulant se délivrer de la grande tour mobile, jetèrent entre la machine et le rempart une grande quantité de bois, sur lequel on répandit de l'huile, du soufre et d'autres matières combustibles; on y mit ensuite le feu; mais le vent, qui venait de l'Orient, au lieu de pousser la flamme centre la tour, la poussa contre la ville. Cet incendie, qui dura tout le jour et toute la nuit, calcina les pierres du rempart et le fit crouler tout entier. Ce passage ,que le feu venait d'ouvrir aux guerriers chrétiens, leur livrait la place; mais la cupidité leur déroba la victoire. Les templiers, pressés de courir au butin, étaient entrés aussitôt dans la ville; voulant se réserver pour eux seuls les dépouilles de l'ennemi, ils avaient placé sur la brèche des sentinelles chargées d'écarter tous ceux qui se présenteraient pour les suivre. Les musulmans, s'apercevant du petit nombre de chrétiens occupés à piller, se rallient et attaquent les templiers, qui, les uns périssent, les autres s'enfuient vers la brèche dont ils avaient interdit le passage à leurs compagnons.

Les chrétiens, surpris par l'ardeur nouvelle qui animait les infidèles, s'étaient tristement retirés dans leur camp. Confus et découragés, les chefs proposèrent d'abandonner le siège; le patriarche et les évêques conseillèrent de nouveaux combats, et leur avis prévalut. Le lendemain, l'armée chrétienne se présenta devant les murailles de la ville; on combattit toute la journée : des deux côtés l'ardeur fut vive, mais la perte des musulmans fut plus grande que celle des chrétiens. On convint d'une trêve pour ensevelir les morts. Durant cette trêve, le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts, le nombre des guerriers qu'ils avaient perdus, les bruits de malheurs qui leur venaient du Caire, portèrent le découragement dans le cœur des musulmans d'Ascalon. La multitude de la ville, dans un sombre désespoir, demandait à quitter cette plage sablonneuse, qui semblait frappée de la malédiction divine, et que le courroux céleste avait livrée aux Francs; ce peuple d'Égypte demandait à s'éloigner des provinces chrétiennes, à sortir d'Ascalon, qui lui apparaissait comme un tombeau sur la terre étrangère. Des députés furent donc chargés de proposer une capitulation au roi de Jérusalem. Lorsque les envoyés musulmans firent connaître leur mission aux chefs chrétiens, ceux-ci, tristes et découragés, ne s'attendaient pas à recevoir de leurs ennemis des propositions dictées par le désespoir; en entendant les paroles des députés d'Ascalon, les barons et les prélats, frappés de surprise, ne trouvèrent

pour toute réponse que des larmes de joie et des actions de grâces rendues à Dieu. Les habitants d'Ascalon avaient la faculté de se retirer dans trois jours, avec leurs biens et leurs bagages; mais ils n'attendirent pas le troisième jour. Les Francs, qui croyaient devoir à un miracle du Ciel la prise de la cité, firent leur entrée en procession. Leur premier acte, en prenant posession de la ville, fut de consacrer la grande mosquée à l'apôtre saint Paul. Ainsi fut conquise cette place qui ouvrait aux Latins le chemin de l'Égypte, et fermait la Palestine aux Égyptiens.

Les puissances musulmanes laissèrent en paix pendant quelque temps le royaume de Jérusalem; une injuste expédition de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, contre l'île de Chypre, paisible et désarmée; une incursion de Baudouin contre des tribus arabes qui, sur la foi des traités, faisaient paître leurs troupeaux dans la forêt de Panéas; une défaite essuyée par le roi dans le voisinage du Jourdain, à l'endroit appelé le gué de Jacob; quelques combats heureux dans le comté de Tripoli et la principauté d'Antioche : tels furent les événements peu importants accomplis dans les années qui suivirent la conquête d'Ascalon. Le mariage de Baudouin avec une nièce de l'empereur Manuel, conclu en 1155, apporta des richesses à ce pauvre royaume de Jérusalem; cette alliance aurait été éminemment utile au royaume si elle avait pu amener les Grecs et les Latins à réunir leurs forces contre l'ennemi commun.

De fréquentes querelles s'élevaient entre les patriarches d'Antioche et les princes qui la gouvernaient, et c'était le roi de Jérusalem qui avait coutume d'intervenir dans ces scandaleux débats. Renaud de Châtillon, dans ses querelles avec le vieux patriarche Amaury, avait poussé la violence jusqu'aux derniers excès; par ses ordres, le prélat avait été conduit sur le haut de la citadelle d'Antioche; la tête nue et enduite de miel, il était resté exposé tout un jour aux mouches et aux ardeurs du soleil. Ce fut pendant son séjour à Antioche que Baudouin III fut atteint de la maladie dont il mourut. Consumé par une fièvre lente, il se fit transporter à Tripoli, puis à Beyrouth, où il expira. On porta ses restes à Jérusalem pour être ensevelis au pied du Calvaire. Baudouin III fut regretté; on dit même que Noureddin, respectant la douleur d'un peuple qui pleurait son roi, suspendit pendant quelques jours ses attaques contre les chrétiens.

Amaury, frère de Baudouin, lui succéda; il était avare, ambitieux,

orgueilleux, et ce n'est pas sans peine qu'il se fit couronner roi. La secrète prétention de quelques-uns des princes du pays au trône de Jérusalem avait exagéré les défauts du successeur de Baudouin. Le nouveau roi de Jérusalem dirigea toutes ses entreprises vers l'Égypte. Le calife du Caire ayant refusé de payer le tribut qu'il devait aux vainqueurs d'Ascalon, Amaury envahit les bords du Nil, et ne revint dans son royaume qu'après avoir forcé l'ennemi d'acheter la paix. Au milieu des guerres civiles qui désolaient alors les provinces égyptiennes, Amaury reparut dans ce pays pour soutenir les partis qui réclamaient son intervention.

Pendant ce temps-là, les armes de Noureddin menacaient les provinces d'Antioche et de Tripoli; les chrétiens imploraient toujours les secours de l'Occident. Thierry, comte de Flandre, arriva pour la quatrième fois en Palestine; on vit aussi arriver des guerriers du Poitou et de l'Aquitaine, conduits par Hugues Lebrun et Geoffroy, frère du duc d'Angoulême. Hugues Lebrun amenait avec lui ses deux fils, Geoffroy de Lusignan, déjà célèbre par sa bravoure, et Guy de Lusignan, que la fortune devait plus tard élever au trône de Jérusalem. Aidés de ce renfort, les chrétiens de Syrie firent essuyer à Nourreddin une défaite sur le territoire de Tripoli. Le sultan de Damas vengea bientôt ce revers : il remporta près de Harenc une victoire dans laquelle plusieurs princes furent faits prisonniers. Parmi ces derniers on remarquait Raymond comte de Tripoli, appelé par les Sarrasins le Satan des Francs, et Bohémond III prince d'Antioche, qui alla rejoindre dans les prisons d'Alep son prédécesseur Renaud de Châtillon, retenu en captivité depuis plusieurs années. Ce fut à cette époque que les musulmans enlevèrent aux chrétiens la ville de Panéas.

Nous ne suivrons point le roi Amaury passant en Égypte pour défendre le calife du Caire contre l'invasion de Chirkou, général de Nourreddin; les chrétiens, unis aux Égyptiens, dispersèrent en plus d'une rencontre les troupes de Chirkou. Délivré de ses ennemis, le calife du Caire, ou plutôt le vizir Chaver, qui exerçait l'empire au nom du maître, enfermé comme une vaine idole au fond de son palais, s'engagea à payer au roi de Jérusalem un tribut annuel de cent mille écus d'or, et consentit à recevoir une garnison dans le Caire. Revenu à Jérusalem, Amaury épousa une nièce de l'empereur Manuel; plein du souvenir des richesses du calife, de la fertilité et des moissons du Nil, au milieu de l'étroite et pauvre contrée qui formait son royaume,